



Michel Hubaut

Quand Dieu prend visage d'homme

Approche
franciscaine

Michel Hubaut

Quand Dieu prend visage d'homme

« Les croyants qui viennent chaque année célébrer la nativité ont-ils vraiment conscience de l'énormité de cet événement insolite qui va diviser l'histoire des hommes entre un avant et un après ? La foi chrétienne proclame en effet qu'en cette nuit Dieu a pris l'initiative de venir à notre rencontre, d'entrer dans notre histoire, de venir cheminer sur nos routes humaines pour nous dire qui il est et qui nous sommes ! »

Michel Hubaut, avec la pédagogie et la profondeur que l'on connaît, emmène le lecteur dans une méditation du mystère de l'Incarnation, ce Dieu qui prend visage d'homme !

Il nous emmène tout d'abord à travers un parcours biblique, avant de nous faire découvrir la manière dont François et Claire d'Assise, mais aussi les théologiens franciscains tels Bonaventure ou Duns Scot, ont accueilli et contemplé ce Dieu qui, pour nous, s'est fait humble et pauvre dans une crèche.

Ce parcours s'achève sur une belle méditation sur l'Eglise et les sacrements, car *« tous les sacrements de l'Eglise, après le jaillissement du Christ pascal, seront la suite logique du mystère de l'incarnation. Ils sont les nouveaux "signes" qui manifestent la Nouvelle Alliance, actualisent la nouvelle Présence du Christ vivant parmi nous et par lesquels ils donnent la Vie à ceux qui l'accueillent. »*

L'auteur

Michel Hubaut, franciscain, est écrivain et prédicateur de retraites.

Il est l'auteur de nombreux livres parmi lesquels *Chemins d'intériorité avec saint François* (Editions Franciscaines 2012), *Sous la discrète mouvance de l'Esprit* (Cerf 2012), *Un monde en quête de sens* (Cerf 2013).

Editions franciscaines

Autres ouvrages de Michel Hubaut aux Editions Franciscaines :

- *Approche franciscaine de l'écologie*
- *Accueillir la parole de Dieu avec François d'Assise*
- *Chemins d'intériorité avec saint François*

© Editions Franciscaines 2013

9 rue Marie-Rose 75014 PARIS

Tél : 01 45 40 73 51

contact@editions-franciscaines.com

www.editions-franciscaines.com

© Couverture : Jean-Jacques Prigent

Le Christ façonnant Adam en lui donnant son visage

(Détail de la cathédrale de Chartres)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mêmes attributs. Elle préside à la création du monde, elle appelle les hommes, elle exécute les desseins de Dieu, elle éclaire l'intelligence et la conduite de l'homme sage qui doit l'aimer et se laisser enseigner par elle.

« La Sagesse n'appelle-t-elle pas ?

L'Intelligence n'élève-t-elle pas la voix ?

*Au sommet des collines, sur la route,
au croisement des chemins, elle se poste ;*

près des portes de la cité,

sur les voies d'accès, elle s'écrie :

Humains ! c'est vous que j'appelle,

je crie vers les enfants des hommes...

Écoutez... C'est la vérité que ma bouche proclame...

Toutes les paroles de ma bouche sont justes. » (Pr 8, 1-11)

Étrangement, la Sagesse a même dressé la table d'un banquet où elle invite les hommes à venir manger de son pain et boire de son vin :

« La Sagesse a bâti sa maison (Temple) ;

elle a aussi dressé sa table.

A l'homme simple, disponible, elle a dit :

Venez, mangez de mon pain,

buvez du vin que j'ai préparé ! » (Pr 9, 1-6)

Pour l'auteur biblique, la Sagesse ne saurait être *une sorte d'hypostase*⁶ de Dieu. C'était impensable pour le monothéisme intransigeant du peuple d'Israël. Mais cette Sagesse est, néanmoins, auprès de lui avant même les origines du monde.

« Le Seigneur m'a créée au début de ses desseins,

avant ses œuvres les plus anciennes.

Dès l'éternité, je fus fondée,

dès le commencement, avant l'origine de la terre

Quand l'abîme n'était pas, je fus enfantée.

J'étais à ses côtés comme le maître d'œuvre. » (Pr 8, 22-31)

Cette Sagesse est aussi habitée par l'Esprit et manifeste des traits de plus en plus spirituels :

« En effet, un esprit saint est en elle, unique, multiple, subtil, agile, pénétrant, sans souillure, clair, impassible, ami du bien, acéré (...) ami des hommes, qui peut tout, pénètre tous les esprits (...) La Sagesse est un souffle de la puissance divine, une effusion toute pure de la gloire du Très-Puissant (...) Elle est un reflet de la lumière éternelle, un miroir sans tache de l'activité de Dieu, une image de sa perfection (...) Sans sortir d'elle-même, elle renouvelle toutes choses. Elle se répand au long des âges dans les âmes saintes, elle en fait des amis de Dieu et des prophètes. » (Sg 7, 22-28)

« Son intimité avec Dieu fait éclater sa noble origine, car le maître de l'univers l'a aimé (...) Qui plus que la sagesse est ouvrière de l'univers. » (Sg 8, 1s)

Cette Sagesse est donc identifiée à la fois à la Parole créatrice de Dieu et à l'Esprit :

*« Dieu des Pères, Seigneur de miséricorde,
toi qui, par ta parole, as fait l'univers,
toi qui, par ta Sagesse, as formé l'homme
pour dominer sur les créatures sorties de tes mains,
pour gouverner le monde en sainteté et justice ;
donne-moi celle qui partage ton trône, la Sagesse.
Et ta volonté, qui l'aurait connue,
si toi-même n'avais donné la Sagesse
et n'avais envoyé d'en haut ton Esprit Saint ? »*

La Sagesse est parfois identifiée à la quintessence de la Parole de Dieu : la Torah, le Livre de l'Alliance :

« (Moi, la Sagesse) je suis issue de la bouche du Très Haut et comme une vapeur j'ai couvert la terre⁷

*Avant les siècles, dès le commencement il m'a créée,
Éternellement je subsisterai.*

*Je ne suis rien d'autre que le livre de l'Alliance du Très Haut,
la Loi (Torah) promulguée par Moïse,
laissée en héritage aux assemblées de Jacob. » (Si 24, passim)*

Comment ne pas songer à ces textes quand Jésus dira : *« Je suis le Chemin »*, la Voix qui conduit vers Dieu, la nouvelle Torah. Ils sont une lointaine annonce, inspirée, du mystère de la Sainte Trinité que le Christ nous dévoilera. Dans ces textes apparaît déjà l'action du Verbe de Dieu dans la création et au cœur de l'homme⁸.

Il y a donc un mystérieux glissement permanent et une quasi-équivalence entre la Parole de Dieu, la Sagesse et l'Esprit Saint. Nous sommes bien là en présence du mystère de l'inspiration par laquelle l'Esprit de Dieu prépare le sommet de la révélation accomplie par l'Incarnation de Jésus Christ, Parole et Sagesse. Jésus lui-même affirmera que toutes les Écritures parlent de lui. Il nous révélera que Dieu n'existe que dans le don de lui-même et se présentera comme la manifestation ultime de cette « sortie de Dieu de lui-même », l'émergence en notre chair de la Parole de Dieu, cette puissance cachée qui fait être toute chose depuis le commencement. *« Le Père lui-même vous aime parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu : Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde ; tandis qu'à présent je quitte le monde et je vais au Père. » (Jn 16, 27-28)*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par nos évangiles (Mc 1, 25 ;.6, 46 ; Lc 6, 12-13 ; Mt 14, 23 ; Jn 6, 15).

Plus étrange, car ce n'est pas la coutume dans le monde juif, quand cet homme prie il s'adresse à Dieu en utilisant un mot araméen familier : « *Abba* » que disent les petits enfants en se jetant dans les bras de leur père !

Bref, on peut donc dire que cet homme Jésus connaît toute la gamme des besoins et des sentiments humains. Il mange et boit, il éprouve la faim, la soif et même la tentation. Il pleure et exulte. Il s'émerveille, admire et se met en colère. Il éprouve de la fatigue, de la tristesse et même de l'angoisse ; et si nos évangiles ne disent jamais explicitement que Jésus rit ou sourit, chez saint Jean, il dit plusieurs fois à ses disciples : « *Que ma joie soit en vous et que vous soyez comblés de joie* » (Jn 15, 11). Ce qui suppose qu'il ait vécu et ressenti cette joie.

Un homme libre

Cet homme-Jésus est né à une époque, dans un pays, un peuple, un village, une famille, déterminés. Même s'il pas connu la joyeuse turbulence et les soucis d'une famille nombreuse ou le poids de la vieillesse, il assume les limites de toute vie humaine. Une des caractéristiques de sa personnalité est son étonnante liberté déployée à l'intérieur de ces contraintes humaines qu'il assume. Nos évangiles fourmillent d'anecdotes ou de paroles qui manifestent combien Jésus est un homme libre par rapport aux pressions et aux convenances sociales, aux interdits religieux et aux clivages culturels.

Libre par rapport aux contraintes du clan familial, particulièrement fortes dans la culture du Proche-Orient. Il refuse de se laisser annexer par ses proches qui, inquiets devant l'extravagance de ses propos et l'hostilité croissante des

autorités religieuses, tentent de le récupérer : « *Sa famille l'apprenant, vint pour se saisir de lui, car ils affirmaient : il a perdu la tête* » (Mc 3, 21). Cet homme est libre par rapport au *qu'en-dira-t-on*. Non seulement il invite des hommes de réputation douteuse à le suivre, tel que le collecteur d'impôt de Capharnaüm (Mc 2, 13-17), mais il est accompagné par des femmes qui assistent ce nouveau groupe de leurs biens (Lc 8, 1-3), ce qui est totalement contraire aux usages de l'époque et qui a dû en choquer plus d'un ! Il est libre par rapport aux jugements de l'opinion publique. Il n'hésite pas à manger chez Lévi et à s'inviter chez Zachée. Sa liberté en ce domaine fait scandale !

Bien qu'enraciné dans la Tradition de son peuple, Il manifeste une grande liberté par rapport à la Loi de Moïse, aux coutumes religieuses locales et aux règles de pureté rituelle de son époque. Dans son Discours sur la montagne, il ose même se substituer à Loi de Moïse en disant « *Vous avez entendu qu'il a été dit aux ancêtres dans la Loi de Moïse... Eh bien moi je vous dis... !* » Et après avoir reproché aux pharisiens, si soucieux de pureté rituelle, leur attachement hypocrite à leurs traditions humaines, il déclare à la foule : « *Ecoutez-moi tous, et comprenez bien. Rien de ce qui est extérieur à l'homme et qui pénètre en lui ne peut le rendre impur. Mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui le rend impur* » (Mc 7, 14-19). Il est assez libre pour enfreindre le sacro-saint repos du sabbat en guérissant ce jour-là un homme à la main desséchée (Mc 3, 1-6) et en laissant ses disciples grappiller des épis de blé au grand dam des pharisiens (Mc 2, 23-24).

Ceci dit, cet homme-Jésus n'apparaît pas comme un contestataire systématique de tout ce qui représente l'autorité établie. Il n'est pas un provocateur qui mangerait par exemple du

porc sur la place du marché ! Il ne rejette pas la Loi qu'il dit même vouloir *accomplir* (Mt 5, 17) et ne crée pas une structure religieuse parallèle. Il respecte les coutumes et les institutions religieuses dont il reconnaît la fonction pédagogique et historique nécessaire à la structuration du peuple de Dieu. Il participe au culte du Temple et fréquente les synagogues. Il ne remet pas en question la légitimité de l'autorité du sacerdoce officiel et celle des scribes « *installés dans la chaire de Moïse* », tout en manifestant un *discernement critique*, sans complaisance, quand tout cela occulte la vraie finalité de l'Alliance et tue la vraie religion du cœur.

La tutelle romaine suscite chez ses contemporains des sentiments divers. Elle est acceptée des publicains, tolérée par les pharisiens ou violemment rejetée par les zélotes. Dans ce contexte sociopolitique explosif, l'espérance d'un Messie-libérateur suscite des attentes diverses. Et beaucoup de ses auditeurs attendent de cet homme-Jésus qu'il prenne une position sans équivoque, et ses paroles comme ses silences sont nécessairement exploités dans un sens ou dans un autre. Il doit donc accomplir sa mission dans un climat qui n'est pas politiquement neutre. Sa marche de manœuvre est délicate !

Jésus, sans un être ni un anarchiste ni un agitateur, manifeste plus d'une fois, une totale liberté par rapport aux autorités civiles et politiques de son temps. Et ce ne sont pas les manœuvres politiques d'Hérode qui l'empêchent d'accomplir sa mission. « *Quelques Pharisiens s'approchèrent et lui dirent : "Va-t'en, pars d'ici, car Hérode veut te faire mourir". Il leur dit : "Allez dire à ce renard : voici, je chasse les démons et j'accomplis des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour c'est fini. Mais il me faut poursuivre ma route aujourd'hui et demain et le jour suivant, car il n'est pas*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cet homme Jésus est donc plus qu'un prophète ou un docteur, il parle de sa propre « autorité » : « *Le jour du sabbat, étant entré dans la synagogue, il enseignait. Et ils étaient frappés de son enseignement, car il les enseignait en homme qui a autorité, et non pas comme les scribes².* » (Mc 2, 21-27)

Plus étonnant encore, cet homme qui se dit Fils de Dieu répète sur tous les tons qu'il n'est pas venu pour être servi mais pour servir et, quelques heures avant d'être rejeté par son propre peuple et condamné à mort par les autorités politico-religieuses, au cours d'un dernier repas avec quelques-uns de ses disciples, il se lève de table, met le tablier de l'esclave de la maison et lave les pieds de ses disciples ! C'est un geste insolite, aux yeux même de Pierre, pour quelqu'un qui se dit Maître et Seigneur ! De fait, quand les hommes imaginent Dieu, ils inventent un Zeus ou un Jupiter. Jamais l'homme n'aurait pu imaginer un Dieu à genoux aux pieds de ses créatures et qui se livre volontairement à la mort la plus infâmante par amour pour elles ! Nous avons sans doute là un critère d'authenticité.

Enfin et surtout, au même titre que Dieu créateur, source de toute vie, il prétend détenir les clefs de la vie et de la mort. Sa parole est source de vie éternelle ! « *Comme le Père, en effet, relève les morts et leur donne la vie, le Fils, lui aussi, donne la vie à qui il veut (...) Celui qui écoute ma parole et croit au Père qui m'a envoyé, celui-là obtient la vie éternelle et il échappe au jugement, car il est déjà passé de la mort à la vie (...) Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même.* » (Jn. 5, 21, 24, 26)

Jésus dit à Marthe, avant de réanimer son frère Lazare : « *Moi, je suis la résurrection. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et tout homme qui vit et croit en moi ne mourra jamais.* » (Jn 11, 24-26)

« Or, la volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite tous au dernier jour. Car la volonté de mon Père, c'est que tout homme qui voit le Fils et croit en lui obtienne la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. » (Jn 6, 39-40)
Donner la vie éternelle aux hommes mortels est donc, selon lui, l'essentiel de sa mission. « Moi, je suis venu pour que les hommes aient la vie, pour qu'ils l'aient en abondance. » (Jn 10, 10)

Qui est cet homme ? Désormais, cette interrogation rebondira de génération en génération. Jésus ne serait-il qu'un mythe ? Celui d'un homme divinisé par ses disciples pour se consoler de sa mort violente ? Pourtant la thèse d'une divinisation tardive de Jésus ne résiste pas à l'étude rigoureuse des écrits des premiers chrétiens³

Accueil d'une révélation inépuisable

Jésus a bien conscience que l'homme est incapable d'accéder d'un seul coup au mystère insondable de sa personne. Il sait que cet acte de foi qu'il réclame nécessite un retournement total de nos manières de penser Dieu. Marc répète à plusieurs reprises qu'après avoir accompli des guérisons ou chassé des esprits impurs « il ne laissait pas parler les démons, parce qu'ils savaient qui il était » (Mc 1, 34). Jésus ne se veut ni un magicien ni un simple guérisseur. S'il impose le silence aux démons, c'est que tous les titres qu'on peut lui attribuer risquent d'orienter l'enthousiasme populaire vers un messianisme illusoire. C'est la raison pour laquelle il ne se donne jamais lui-même le titre de Messie et préfère s'attribuer celui de *Fils de l'homme*⁴. Les foules ne sont pas prêtes à accueillir sa véritable identité dont les démons, en tant qu'être spirituels, peuvent

avoir une certaine connaissance intuitive. Jésus ne peut pas souhaiter que sa Bonne nouvelle passe incognito, mais il veut aussi éviter de favoriser toute confusion entre la mission qui lui est confiée et les différentes formes de messianismes trop temporels qui animent les espoirs de ses contemporains.

C'est seulement après la mort de Jésus que le centurion romain (un païen), au pied de la croix, pourra enfin prononcer l'acte de foi chrétien : « *Vraiment cet homme était le Fils de Dieu* » (Mc 15, 39). Selon Marc, ce n'est qu'au terme d'un long et difficile itinéraire de la foi, et dans la lumière de l'événement pascal, que l'homme peut enfin comprendre les paroles et les actes de l'homme Jésus et confesser sa véritable identité. Pourquoi ? Parce que l'ayant vu mourir, crucifié, l'homme ne sera plus tenté d'imaginer Dieu à sa mesure.

La Croix annule tous nos mythes sur Dieu, tous les faux messianismes qui sont dans notre tête. Si Jésus est bien le Christ, le Messie, ce n'est pas comme nous le pensons spontanément. Ce Fils de Dieu, c'est le crucifié ! Et ce n'est que dans la lumière de sa victoire sur la mort que le croyant peut accepter de le suivre sur ce chemin pascal, le seul qui libère du mal et ouvre à la liberté de Dieu. C'est ce qui explique cette fréquente consigne de silence que Jésus impose aux démons qu'il expulse. Mystère de l'Incarnation !

Fascinant, troublant, cet homme Jésus va soulever une immense espérance et une profonde déception. Sa vie pose d'énormes questions ! Et ses disciples eux-mêmes n'engageront vraiment leur confiance qu'après l'ultime dénouement de sa vie, aussi imprévisible que tout le reste de son existence : sa victoire sur la mort au matin de Pâques. La foi en l'incarnation du Christ ne jaillira que dans la lumière pascale et le feu de la Pentecôte.

Saint Paul n'hésitera pas dire à ses frères de race, pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faubourgs : « *Ils allaient aider les pauvres gens dans leurs champs ; et ceux-ci parfois leur donnaient, en retour, du pain pour l'amour de Dieu* » (L. P. 9). Et si, dès les origines de la Fraternité, François envoie aussi des frères deux par deux, sur les routes, pour annoncer l'Évangile, d'autres ont continué à exercer leur ancien métier s'il était compatible avec leur nouveau genre de vie évangélique.

La Bonne Nouvelle s'incarne ainsi dans la trame du quotidien, elle s'approche à nouveau de la vie des gens simples. Elle vient à eux, souriante, laborieuse et fraternelle. Elle n'est plus seulement l'affaire des clercs. Les frères offrent leurs services à tous, couchant dans les greniers à foin, chez l'habitant, dans les hospices des lépreux ou sur le parvis des églises.

« *Ils étaient "mineurs", soumis à tous, ils cherchaient la dernière place et l'emploi méprisé (...) Durant le jour, ceux qui savaient un métier travaillaient de leurs mains ; ils passaient dans une léproserie, dans une maison où ils trouvaient à s'employer honnêtement, et là, ils se faisaient avec humilité et dévotion, les serviteurs de tous.* » (1 C. 38 et 3 ; Test.21)

Les expressions "vivre avec", "demeurer", "résider" dans les lazarets indiquent des séjours prolongés ! Et, au cours des premières années, les expressions "maison des lépreux" et "maison des frères" semblent quelquefois quasi synonymes ! « *En ce temps-là, en effet, les frères habitaient dans les léproseries* » (L. P. 22). Travaillant chez autrui ou dans les léproseries, les frères se situent nettement en marge des structures ecclésiales ou monastiques traditionnelles. En dépit de l'évolution de l'Ordre et des querelles d'interprétation ultérieures sur les priorités de François, personne ne peut nier qu'il ait toujours eu une préférence pour les marginalisés de la société. Les frères ne "visitent" pas les pauvres, ils vivent parmi

eux².

François a compris que Dieu vient et révèle sa grandeur dans l'humilité et la fragilité des signes humains. Il ne rêve plus d'une Église triomphante. A la lumière de cette révélation d'un Dieu qui a choisi la non-puissance pour rejoindre l'homme, il a saisi que l'on n'ouvre pas le cœur de l'homme à la gratuité de l'amour libérateur et à la tendresse de Dieu par le prestige, la force ou la puissance des moyens humains, mais par la force de l'amour offert gratuitement. François n'envoie pas ses frères dans le monde du travail par simple solidarité avec la condition humaine mais pour y introduire l'utopie de l'Évangile (paix, fraternité, adoration, justice). Avec ses frères, il veut manifester que vivre l'Évangile n'est pas réservé aux moines. La louange et l'adoration donnent une coloration particulière à leur vie de travail. On les voit fréquenter, avant ou après leur labeur, les églises paroissiales pour dire leur office et entendre la messe (cf. L.M. 4, 3). François ne confond pas proximité et présence ! Il ne suffit pas d'être proche pour être évangéliquement présent.

« Leur comportement donnait à penser : leurs épreuves les transportaient d'allégresse et pour l'amour de Dieu ils les supportaient sans broncher ; ils vivaient en continuelle et fervente oraison ; à l'encontre des autres pauvres, ils n'acceptaient ni ne portaient jamais d'argent pour subvenir à leur indigence ; ils débordaient d'amour mutuel, preuve manifeste qu'ils étaient bien des disciples du Seigneur. » (A.P. 24 a)

C'est encore son sens de l'Incarnation, son besoin de "voir" qui le poussera, trois ans avant sa mort, à reconstituer la scène de la nativité de Jésus, contribuant ainsi à populariser en Occident la crèche de Bethléem :

« Je veux évoquer le souvenir de l'Enfant qui naquit à Bethléem

et de tous les désagréments qu'il endura dès son enfance ; je veux le voir, de mes yeux de chair, tel qu'il était, couché dans une mangeoire et dormant sur le foin, entre un bœuf et un âne. » (1 C.84-85 ; 2 C.199-200)

Incarnation et itinérance

L'appel du Christ de Saint Damien se précisera peu à peu dans sa conscience. Une étape décisive eut lieu en février 1208, au cours d'une messe à la Portioncule, en entendant le récit de l'envoi en mission dans l'Évangile de Matthieu :

« Quand saint François entendit que les disciples du Christ ne doivent posséder ni or ni argent ni monnaie, qu'ils ne doivent emporter pour la route ni bourse ni besace ni pain ni bâton, qu'ils ne doivent avoir ni chaussures ni deux tuniques, qu'ils doivent prêcher le Royaume de Dieu et la pénitence, transporté aussitôt de joie dans l'Esprit Saint : “Voilà ce que je veux, s'écria-t-il, voilà ce que je cherche, ce que du plus profond de mon cœur je brûle d'accomplir.” » (1 C.21-22)

Saint Bonaventure, relatant le même épisode, souligne que, dans ce récit, le Christ enseigne aux Apôtres *« la façon évangélique de vivre »*, et il dit, à propos de François qui vient de l'entendre : *« le voilà amoureux de cette pauvreté des Apôtres »* (L.M. 3,1). Cette charte du disciple du Christ, associé au destin du Maître, est un appel lumineux pour François. Ce qui le touche, c'est avant tout *une manière évangélique de vivre au milieu des hommes* (cf. Test.14-15 ; L.M.4, 1).

Ce n'est donc pas d'abord la prédication proprement dite des Apôtres qui le séduit, mais leur manière de vivre ce message. Il pressent que la vie même de l'envoyé est la première “Parole” vivante du Royaume. “Être apôtre” ce n'est pas d'abord parler, mais engager toute son existence selon l'itinéraire pascal de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dit et fait s'y trouve comme condensé. « *Son âme contemplative était heureuse de trouver, au cours de ses randonnées, une cabane en pleine solitude : il y séjournait longtemps et s'anéantissait alors dans la contemplation des plaies du Sauveur.* » (1Cel.71)

C'est dans la contemplation du Christ crucifié que François nourrit sa compassion pour toutes les misères et les souffrances rencontrées. Il ne peut plus dissocier le visage tuméfié de Jésus et le visage décharné des affamés, le visage défiguré des lépreux, le visage émacié des malades, le visage traqué de l'opprimé. Il témoignait « *une compassion et une tendresse admirables à ceux qu'il voyait affligés de quelque souffrance corporelle, et mettait toute sa délicatesse à décharger dans le Christ les fardeaux de misère et de détresse qu'il rencontrait dans une âme. La charité du Christ y avait multiplié sa bonté innée. Son cœur se fondait de pitié à la vue des pauvres et des malades. Et il disait souvent au frère qui l'accompagnait dans ses tournées de prédication : Quand tu vois un pauvre, c'est l'image du Seigneur et de sa mère que tu as devant les yeux. Et chez les malades, contemple aussi toutes les misères dont il s'est voulu charger* » (L.M. 8, 5).

L'Incarnation du Christ est le fondement du réalisme chrétien qui ne sépare jamais le corps et l'esprit. Il ne s'agit pas de mépriser le corps de l'homme créé par Dieu, car celui qui doit être crucifié, c'est « *le vieil homme* », ce « *cher moi* », selon l'expression de François, centré sur lui-même et fermé à la lumière de l'Esprit. Dans la vie austère de François, ses mortifications, réelles et fréquentes, ne sont pas les conséquences d'un masochisme malsain, mais du désir de faire mourir en lui ce qui l'empêche d'aimer. L'ascèse n'est pas une tentative de se dégager de la matière, mais un effort pour

permettre à l'Esprit du Christ, à l'Amour, de saisir tout l'homme. L'austérité de François n'a rien de morose. Elle débouche toujours sur la joie et le chant. Il peut dire à la fin de sa vie, alors que son corps délabré le fait souffrir de partout : « *Je te rends grâces, Seigneur, pour toutes les souffrances car dans l'accomplissement de ta sainte volonté je ruisselle de joie.* » (L.M.14, 12)

¹ « Et après que le Seigneur m'eut donné des frères, personne ne me montrait ce que je devais *faire*, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais *vivre* selon la forme du saint évangile. » (Test.14).

² Notons cependant, par honnêteté historique, que l'évolution de l'ordre a été assez rapide. De fait, le travail manuel chez autrui et le service même des lépreux se feront de plus en plus rares du fait de la cléricisation de l'ordre et des besoins nouveaux de l'Église : la prédication et l'enseignement dans les universités. François lui-même, en dehors des premières années de sa vie évangélique, se consacra davantage à la prédication itinérante et à la prière qu'au travail manuel ou aux soins des lépreux.

Jésus, vrai homme et vrai Dieu

Regards croisés de François et de Claire

Si, au simple niveau des relations humaines, nous n'avons jamais fini de découvrir un être aimé, que dire de la riche personnalité du Christ Jésus ? De fait, depuis que l'Évangile a été proclamé dans le monde entier, chaque génération, chaque culture, chaque croyant redécouvre le Christ, l'accueille et en vit de manière sensiblement différente.

Si Dieu est un, les approches de l'homme sont multiples. Ceci explique pourquoi seule l'Église prise dans sa totalité – hommes et femmes, Églises locales de chaque continent, spiritualités et vocations différentes – peut tenter de “dire” les mystères insondables du Christ. Les grands conciles christologiques de Nicée, d'Éphèse et de Chalcédoine ne sont eux-mêmes que des approches toujours imparfaites, limitées par un langage culturel, mais néanmoins nécessaires, pour baliser la foi du peuple de Dieu.

Comme pour tout croyant, la foi de François et de Claire est un héritage communautaire reçu de la tradition vivante de l'Église *et* une expérience personnelle. Ils ont, à leur tour, enrichi le patrimoine spirituel des croyants par leur vie intérieure originale. Quel Christ ont-ils aimé, suivi, contemplé et prié ? Une analyse des images et des titres par lesquels ils désignent le Christ nous montre toute la profondeur de leur regard de foi. Nous verrons que nous sommes loin de l'imagerie de la piété populaire qui a parfois réduit le pauvre d'Assise à la figure de celui qui pleure le Christ crucifié.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

François n'est pas un théoricien. Il contemple, émerveillé, le visage de Dieu révélé en Jésus Christ. Il le *voit* naître comme un pauvre, méconnu, perdu dans l'anonymat des familles déplacées. Il le *voit* vivre comme un pauvre, pèlerin, n'ayant pas une pierre où reposer la tête. Il le *voit* mourir comme un pauvre, méprisé et crucifié sur la colline des condamnés politiques et des brigands. C'est pour lui un choc permanent. Il ne pourra jamais banaliser ce mystère pour en faire un petit crucifix décoratif pour la chambre ou le salon. Il ne pourra jamais s'habituer à cette incarnation de l'amour. Voilà une des sources fondamentales de son désir de pauvreté. Il a toujours sous les yeux et dans le cœur ce dépouillement du Très-Haut qui vient cheminer sur les routes humaines. Ce Christ pauvre, nu sur la croix, dont il veut suivre la trace, hante sa mémoire et sa vie.

Saint François est entré dans la *voie de la pauvreté* le jour où il a voulu *suivre les traces* de son Seigneur. Il ne pourra plus concevoir autrement sa vie chrétienne. Les motivations qu'il donne à propos de sa volonté délibérée de vivre pauvre s'enracinent toutes dans ce désir amoureux de se conformer au Christ pauvre, désapproprié.

C'est aussi en contemplant le comportement exemplaire du Christ incarné que François puisera son amour préférentiel pour les malades et les pauvres. Il a compris que Jésus, en chacun de nous, veut encore se faire le prochain le plus proche de tout homme, surtout marginalisé ou exclu. François ne pourra plus dissocier le visage du Christ et celui des pauvres. Son amour préférentiel pour les malades et les pauvres a une motivation christique.

La pauvreté franciscaine n'est donc pas simplement la décision de rejoindre une classe sociale déterminée. Elle n'est pas non plus un choix pour contester un système de société, ni même un

acte d'ascétisme. Elle demeure avant tout une *manière de suivre le Christ*. C'est ce chemin de l'Incarnation du Christ qui révèle à François et à ses frères la grandeur de la « très haute pauvreté ». Elle jaillit de leur contemplation et de leur adoration. Loin d'être une stratégie apostolique, elle est le mystère même et le chemin privilégié du Fils.

François perçoit que l'unique richesse de Jésus, c'est son Père. Celui-ci est son Bien, sa richesse et sa joie. Il le porte dans son cœur, dans sa prière, sur ses lèvres. Il est tout entier voué *aux affaires du Père*. La pauvreté est pour François la vertu filiale, évangélique fondamentale.

Cette pauvreté volontaire, et non subie, est un don de l'Esprit lié à la foi et à l'amour. L'âme de la pauvreté franciscaine est l'amour. François a un besoin impérieux de s'identifier à celui qu'il aime. Plus il s'attache à la personne du Christ, plus il se détache de ce qui n'est pas lui. Sa pauvreté jaillit de l'amour et conduit à l'amour.

A la suite du Fils Jésus qui reçoit tout du Père, François veut à son tour être un fils qui puise sa vie et sa joie dans ce Père qui est tout Bien, de qui viennent tous les biens et à qui doivent revenir tous les biens. Sa pauvreté est joyeuse. Elle chante. François a accueilli un trésor inestimable qui permet de relativiser tous les autres biens sans jamais les mépriser. Il sait que seul l'homme de désir, au cœur pauvre, peut encore désirer les richesses de Dieu. Un cœur assoupi ou prisonnier de quelque autre bien risque toujours de s'y enfermer. François veut rester disponible au trésor de Dieu.

En contemplant le Christ, François découvre une deuxième motivation fondamentale de la pauvreté volontaire : elle est le *chemin* qui conduit aux trésors du Royaume que Jésus inaugure. « *Nous ne devons pas avoir honte d'aller mendier. C'est le*

gage qui nous permettra d'entrer en possession du Royaume des cieux dont nous sommes héritiers. » (2 C.74)

Sa pauvreté n'est pas subie ; elle est comme les armoiries du plus grand et du plus noble des seigneurs, celle du Fils de Dieu en personne. A un évêque contrarié de le voir apporter des tranches de pain noir pour le repas auquel il l'a invité, François répond : « *Le Seigneur aime la pauvreté volontaire surtout. Je possède la dignité de roi et la plus haute noblesse, lorsque je m'engage à la suite du Seigneur qui, étant riche, se fit pauvre pour nous* » (2 C.73). Et il répète souvent à ses frères, parfois honteux de leur situation : « *Mes frères très chers, le Fils de Dieu était beaucoup plus noble que nous et, cependant, il s'est, pour nous, fait pauvre en ce monde. Par amour pour lui nous avons choisi le chemin de la pauvreté.* » (2 C.74)

La pauvreté évangélique est pour François la porte qui conduit à la Terre Promise des vivants. « *Telle est la grandeur de la très-haute pauvreté qui vous a établis, vous mes frères très chers, héritiers et rois du Royaume des cieux [...] Qu'elle soit votre part, elle qui conduit dans la terre des vivants. Et totalement attachés à elle, frères bien-aimés, pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, veuillez n'avoir jamais rien d'autre sous le ciel.* » (2 Reg.6, 4-6)

François défendra jalousement ce *trésor royal* qui donne accès aux biens du Royaume : « *C'est vers la pauvreté que tendaient toutes les aspirations de son cœur. Observant qu'elle fut familière au Fils de Dieu, il s'applique à l'épouser par une charité perpétuelle. Personne jamais ne surveilla son trésor avec plus de soin qu'il n'en mit à garder cette perle dont parle l'Évangile. Voilà pourquoi, il était joyeux, voilà pourquoi il avait l'âme en paix, voilà pourquoi il marchait vers Dieu si allégrement* » (2 C.55). Cet amour de la pauvreté ne peut être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il a destinés à cette ressemblance, il les a aussi appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » (Rm 8, 29). Dieu-Trinité conçoit et prévoit donc un Etre créé digne du Don de son amour, capable, au nom de toutes les autres créatures, de lui rendre parfaitement cet amour.

Les sources patristiques de la tradition franciscaine

De nombreux ouvrages de christologie ont longuement étudié la progressive élaboration de la pensée chrétienne sur ce mystère de l'Incarnation mais, comme notre propos n'est pas de faire une anthologie de ces textes christologiques, nous nous contenterons d'évoquer brièvement les Pères de l'Eglise dont la manière de concevoir l'Incarnation est assez proche de la pensée franciscaine : saint Irénée, évêque de Lyon à la fin du 2^e siècle³ qui défendit la foi au Christ, vrai Dieu et vrai homme, contre les diverses hérésies de son temps ; et saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, au 4^e siècle, qui reprit les thèmes de l'évêque de Lyon⁴. Ils ont tous deux la même anthropologie spirituelle bien plus ouverte et radieuse que celle d'un saint Augustin.

Ils prennent soin de ne pas isoler le mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu de l'ensemble du Dessein d'amour du Dieu. Lui, le Créateur des créatures spirituelles et du cosmos, n'a pas créé Adam parce qu'il avait besoin de l'homme, mais par désir de communiquer sa propre vie. C'est le Verbe de Dieu (le Logos), qui nous crée à son image, nous communique le Souffle divin, cet Esprit de Dieu qui nous permet d'entrer en relation avec Dieu et nous rend, par cette communion, incorruptibles. Dieu seul est immortel et l'homme, par nature, est mortel. La mortalité de l'homme n'est pas une blessure due à un péché

originel, mais un état naturel de sa condition de créature. La vie divine, immortelle, est un don gratuit que l'homme est libre de recevoir ou de refuser. C'est le souffle de Dieu, source de la Vie qui, dans le livre de la Genèse, maintient l'homme-Adam en vie. Ainsi la finalité de cette humanité – même si ce processus créateur s'est étendu sur des millénaires – est bien de partager la plénitude de la vie de Dieu.

« Adam », figure symbolique de « l'Humain » est un être en devenir qui doit progressivement parvenir à la stature d'Homme parfait en conservant ce Souffle divin pour entrer en communion de plus en plus grande avec le Dieu vivant. Pour saint Irénée, l'homme n'a pas été créé accompli, parfait, mais la liberté lui a été donnée afin de parcourir ce chemin de la perfection où Dieu l'appelle.

Cependant la chute est intervenue dans l'histoire. En revendiquant une autonomie coupée de sa source divine, l'homme a perdu le Souffle de la vie. Le péché est défini non pas comme une faute morale mais comme un refus de communion de l'Homme qui se fait centre absolu. L'Homme qui refuse de s'engager dans cette aventure de la croissance spirituelle est réduit, en dehors de Dieu, à sa vie biologique et doit subir la mort

Dans la pensée des Pères, la situation de l'homme ainsi devenu mortel n'est pas fatale. Nullement découragé par le refus de l'homme, Dieu persévère dans son projet et met en œuvre son

« économie », terme qui, chez saint Irénée, désigne toutes les actions de Dieu pour accomplir son projet éternel : celui de conduire l'Homme à sa promotion dans la vie divine.

Par son Alliance avec le peuple biblique, le don de la Loi, les prophètes, l'homme peut reprendre sa croissance vers Dieu. Bien que créés dans le temps, nous sommes inclus dans le Verbe

dans l'éternelle volonté divine. Notre Salut est préparé de toute éternité dans le Verbe lui-même. Il était donc nécessaire que le Logos devienne homme pour nous sauver de la mort définitive, devenue inévitable dans la mesure où nous nous sommes vus en dehors de Dieu. Nous nous sommes rendus incapables de parcourir cette progression vers la plénitude de Dieu, à cause du péché. Le Fils unique a donc été envoyé pour nous conduire vers son Père, pour nous rendre capables de retrouver la ressemblance à Dieu qui nous avait été donnée et que nous avons perdue lors de la chute.

Dieu s'est fait homme afin que l'homme devienne Dieu

Le Verbe de Dieu pénètre notre nature pour restaurer l'Homme, lui rendre son unité intérieure et sa communion avec son créateur. Le Christ "récapitule" en lui toute la création et l'histoire de l'humanité depuis Adam. Pour accomplir le bon plaisir du Père, le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, s'est fait ce que nous sommes, afin de faire de nous ce qu'il est. Il devient semblable à l'homme pour restaurer notre image et notre ressemblance à Dieu. « *Lorsque les temps furent accomplis, Dieu a envoyé son Fils : il est né d'une femme, il a été sujet de la Loi juive et pour faire de nous des fils* » (Ga 4, 4). Saint Irénée est probablement le premier des Pères à affirmer la *déification* de l'Homme : *Dieu est devenu homme pour que l'homme devienne Dieu.*

Le Christ nous libère du péché, réoriente notre liberté vers Dieu et nous donne ainsi de pouvoir triompher de la mortalité. En lui, « *la chair s'habitue à l'Esprit, et l'Esprit à la chair* », selon l'expression de saint Irénée. Comme la création fut l'œuvre du Père avec « ses deux mains », le Fils et l'Esprit, de même la régénération est opérée par le Fils et l'Esprit-Saint. Ainsi, l'homme devient progressivement semblable au Fils, tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chez Bonaventure, l'itinéraire de l'âme vers Dieu est totalement christocentrique. Le Christ en est le commencement, le milieu et la fin. L'itinéraire vers Dieu ne trouve donc son sens que dans l'imitation du Christ. Cette dévotion au Christ doit être une source de transformation qui nous rend capables de connaître la vérité sur soi-même et la vérité de Dieu.

Quand le Verbe se fait chair, la parfaite image du Père s'exprime dans l'histoire et dans le temps. L'humanité du Christ est le *sacrement* de Dieu. De la même manière, en imitant le Christ, on devient le *sacrement* de Dieu. Cette imitation du Christ est un itinéraire qui dure toute la vie afin de devenir, à la ressemblance du Christ, une vraie « icône » de Dieu.

Tout comme le Verbe imite le Père en tant que ressemblance exprimée de Dieu, nous aussi nous sommes ajustés au Verbe, avec la capacité d'imiter le Verbe. Notre relation intérieure à Dieu porte ses effets dans notre relation aux autres et à la création. Ainsi une personne enracinée en Dieu et intérieurement en paix exprime extérieurement sa paix par la douceur, le contrôle d'elle-même, la patience et l'amour. Comme *exemplaire divin*, le Verbe est l'archétype ou modèle de tout ce qui existe ; comme *exemplaire temporel*, il est le miroir de toutes les grâces, vertus, mérites et de toute attitude qui relève de la condition de créature devant Dieu.

Bonaventure tient la forme de vie du Christ, pauvre et humble, comme la plus parfaite forme d'imitation et voit dans la Croix de Jésus-Christ l'expression de la véritable image de Dieu.

Il a défendu âprement l'idéal franciscain de l'humilité et de la pauvreté, considérées comme constitutives de l'imitation du Christ. Il écrit à propos de saint François : « *L'humilité, sauvegarde et parure de toutes les vertus surabondait en François. Comme un architecte avisé qui commence par les*

fondations, il mit toute son application à n'édifier que sur elle, conformément à l'enseignement du Christ. Si le Fils de Dieu, disait-il, est descendu de toute la hauteur qui sépare de notre abjection le sein du Père, c'est pour nous apprendre l'humilité, lui le Seigneur et le Maître, par la parole et par l'exemple. »
(L.M.6, 1)

L'humilité trouve son fondement dans le Père lui-même. Si Dieu peut être dit tout puissant, sa seule puissance est celle de l'amour humble. Il n'existe que dans le don de lui-même. Cet humble amour du Père aide à comprendre l'humilité du Fils qui, comme Verbe et image, est la parfaite expression du Père. L'humilité du Père s'exprime dans l'humilité du Fils qui cherche, dans l'obéissance, à accomplir la volonté du Père. Dans ses méditations sur la naissance du Christ, saint Bonaventure souligne l'humilité de Dieu. Le mystère de la nativité est celui de la naissance de « l'humble Dieu », de « l'humble sauveur », de « l'humble roi ». L'humilité est ce qui a, finalement, formé François à la ressemblance du Christ.

L'humilité, fondement de notre vie en Dieu, est complétée par la pauvreté qui trouve, elle aussi, son fondement dans le mystère du Père qui se donne totalement au Fils. Quant à la pauvreté humaine, elle s'enracine, selon Bonaventure, dans notre condition de créature, car nous ne sommes pas à l'origine de notre propre existence. Le pauvre est celui qui prend conscience qu'il se reçoit de Dieu, que tout ce qu'il est et que tout ce qui lui permet de vivre est don gratuit de Dieu.

Le drame de l'humanité, selon saint Bonaventure, c'est que les humains ont refusé la dépendance radicale de Dieu, dépendance pourtant qui n'est pas humiliante puisqu'il s'agit d'une dépendance d'amour. L'homme, par orgueil, s'est fait centre absolu, s'est pris pour Dieu, a usurpé la place du Fils qui seul

est l'égal de Dieu. C'est pourquoi le Fils, en Jésus, a assumé la pauvreté pour nous montrer que l'homme ne peut pas revendiquer l'égalité avec Dieu. Nous croyons avoir besoin de posséder toujours plus pour être heureux et nous ne sommes jamais satisfaits. Nous nous épuisons à courir après de multiples biens, plaisirs, richesses et pouvoirs, en espérant qu'ils compenseront notre radicale pauvreté.

Pour Bonaventure, le Christ, humble et pauvre, est l'homme vrai qui ne triche pas avec la condition humaine et nous permet de retrouver une relation vraie et aimante avec Dieu. La pauvreté de Jésus s'exprime singulièrement dans la nudité de la Croix, nous invitant ainsi à une totale confiance en Dieu. Sur la Croix, c'est Dieu lui-même qui se fait pauvre et nous révèle qu'il est un amour de compassion donné librement.

La Croix, qui a une place centrale, dans la pensée de saint Bonaventure, n'est pas un instrument qui sert d'abord à justifier nos actes peccamineux mais l'expression de l'amour de Dieu pour chacun de nous. La Croix dépasse notre raison humaine ; Dieu a voulu révéler son amour de compassion en assumant notre humanité souffrante. La Croix n'est pas une exaltation de la souffrance. Sur la Croix, Jésus nous donne un exemple de pauvreté et d'humilité et nous invite à partager son amour de compassion. Le chemin de notre restauration passe par cet amour de compassion.

Le Christ crucifié a tellement envahi le cœur de François que la pauvreté et l'humilité sont devenues les moyens privilégiés de son union au Christ. Bonaventure écrit : « *En tout, il désirait être conformé au Christ crucifié qui a été suspendu à la croix, pauvre, souffrant et nu.* » Les Stigmates sont à ses yeux les signes de la parfaite transformation de François en l'image du Christ. « *Quand le véritable amour eut transformé l'ami du*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce repas est beaucoup plus qu'une simple rencontre fraternelle où l'homme se souviendrait qu'il est solidaire de ses frères. Vivre l'eucharistie, c'est être entraîné dans le mouvement de l'amour qui s'est livré jusqu'au don de lui-même : « *Mangez, ceci est mon corps livré pour vous ! Buvez, ceci est la coupe de mon sang versé pour vous !* » François a saisi que recevoir ce « corps livré-pour-nous », c'est accepter de se livrer soi-même à la logique de l'amour ; boire « ce sang versé-pour-nous », c'est accepter de donner sa vie, jour après jour, pour en faire jaillir l'amour.

François vivra toute sa vie apostolique dans cette dynamique de l'eucharistie. Sa mort, qu'il célébrera comme une véritable liturgie du Jeudi et du Vendredi saint, sera l'expression ultime et sacramentelle de sa vie eucharistique. L'un de ses biographes écrit : « *La ferveur pour le sacrement du corps du Seigneur était en lui très profonde. Il n'en finissait pas de s'émerveiller à la pensée d'un amour si condescendant. C'était, d'après lui, gravement mépriser ce sacrement si l'on ne participait chaque jour, sauf empêchement, à la messe commune. Il communiait souvent et sa ferveur était communicative. Il y apportait tout le respect dû à ce grand sacrement, faisait le don de tout lui-même en recevant l'Agneau immolé, utilisant pour cette offrande le feu qui brûlait continuellement sur l'autel de son cœur.* » (2 C 201)

Il s'efforça donc de faire de toute sa vie une action eucharistique, une offrande spirituelle à Dieu, une célébration pascale de l'amour. Sans ce désir de cohérence, la messe risque, en effet, de se dégrader en rites formels et vides. François n'assiste pas à la messe, il y participe, revivant les actes sauveurs de son Seigneur qui sont comme ramassés et actualisés dans ce sacrement. Il entre ainsi dans l'histoire actuelle de l'événement

pascal du salut.

Il regarde toujours l'ensemble de la vie du Christ. Et, ce qui se déploie dans le temps du côté des hommes est un seul acte du côté de Dieu. A Noël, dans sa vie publique, le Jeudi saint, sur la croix, au matin de Pâques, Jésus se donne à son Père et à ses frères et, déjà, son Père l'accueille et le glorifie. Ce qui explique pourquoi François a le même vocabulaire et la même attitude d'adoration devant l'Enfant de Bethléem, le Christ du Calvaire et la présence eucharistique. Il y discerne le même amour qui fait signe sans contraindre et s'abaisse pour se donner à l'homme. C'est toujours le même Dieu qui manifeste sa gloire dans l'humilité des signes : un enfant, un Crucifié, un petit morceau de pain !

Il écrit dans une lettre adressée à tous ses frères : « *Que tout homme craigne, que le monde entier tremble, et que le ciel exulte quand le Christ, Fils du Dieu vivant, est sur l'autel entre les mains du prêtre ! O admirable grandeur et stupéfiante bonté ! O humilité sublime, ô humble sublimité ! Le maître de l'univers, Dieu et Fils de Dieu, s'humilie pour notre salut, au point de se cacher sous une petite hostie de pain !* » (LOrd 26-27)

C'est bien tout le mystère de l'Incarnation, de la rédemption et de la résurrection qui est entré dans *l'Aujourd'hui de Dieu*. L'eucharistie en est l'actualisation pour nous. Comme l'Incarnation hier, mais sous un mode différent, l'eucharistie continue de révéler le cœur de Dieu et de dévoiler sa présence parmi nous. Un tel amour respectueux et une telle humilité émerveillent François qui y puisera les motivations essentielles de l'humilité et de la pauvreté de sa vie évangélique. « *Voyez, frères, l'humilité de Dieu ! Faites-lui l'hommage de vos cœurs.* » (LOrd 28)

Célébrer le Repas du Seigneur : lui faire l'hommage de toute notre vie

Devant la grandeur et l'actualité d'un tel don, François presse ses frères de faire le vide en eux pour accueillir celui qui est tout : « *Ne gardez pour vous rien de vous, afin que vous receviez tout entier celui qui se donne à vous tout entier.* » (Lord 29)

Comment ne pas tout donner à celui qui nous donne tout ? Dans l'eucharistie, le Vivant rencontre l'homme mortel. Quel échange prodigieux ! La réponse de l'homme, dans la foi, exige la disponibilité, la pureté d'intention et l'hommage de notre amour. Ce que François exprime souvent par les mots de *respect* et *d'honneur*.

« *Je vous en prie donc instamment, vous tous mes frères, en vous embrassant les pieds et avec tout l'amour dont je suis capable, témoignez tout le respect et tout l'honneur que vous pourrez au corps et au sang très saints de notre Seigneur Jésus-Christ. Voyez votre dignité, frères prêtres, et soyez saints parce qu'il est saint. Plus que tous, à cause de ce ministère, le Seigneur vous a honorés ; plus que tous, vous aussi, aimez-le, révérez-le, honorez-le. Grande misère et misérable faiblesse si, le tenant ainsi présent entre vos mains, vous vous occupez de quelque autre chose au monde !* » (L'Ord 12-15 et 23-25)

La crainte respectueuse qu'éprouve le Poverello devant la présence eucharistique est celle de tous les hommes bibliques devant la transcendance du Dieu Très-Haut. Il retrouve d'ailleurs spontanément le geste oriental de l'adoration : le *prosternement*, le front dans la poussière, comme Moïse devant le Buisson ardent.

A une époque où, un peu partout en Italie, surtout en Lombardie, des émeutes populaires éclataient contre les prêtres indignes et où de nombreux hérétiques mettaient en doute la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La Pâque, sommet de l'Incarnation

Jésus a pris visage d'homme pour nous révéler notre visage d'éternité

Le Christ Jésus, par sa vie et ses paroles, dévoile en partie le mystère de Dieu, mais son humanité voile sa divinité. Si ses contemporains ont pu reconnaître en lui un prophète, un homme de Dieu, et si Pierre a pu même reconnaître qu'il est le Messie promis par les prophètes, personne n'a pu vraiment discerner en cet homme le Fils de Dieu ! Tel est le paradoxe de l'Incarnation. Les apôtres ne découvriront vraiment son identité et ne comprendront le sens de ses actions et de ses paroles que dans lumière de Pâques et avec l'aide de l'Esprit de la Pentecôte. Néanmoins, au cours de sa vie terrestre, après la première annonce de sa Passion, Jésus a voulu, sur la montagne de la Transfiguration, faire entrevoir à ses disciples, scandalisés, que cet itinéraire pascal n'aboutit pas à l'impasse de la mort mais ouvre le passage à une vie nouvelle.

« *Jésus fut transfiguré devant eux*¹. » La blancheur lumineuse dont il resplendit est une anticipation de la gloire dont il rayonnera, ressuscité, au matin de Pâques. Sur le Thabor, la beauté de Jésus transfiguré, irradié de lumière, ne nous révèle pas seulement son identité divine, mais aussi la finalité de notre humanité. Jésus transfiguré est l'icône de l'homme accompli et divinisé. Jésus a pris visage d'homme pour nous révéler notre visage d'éternité.

C'est le Père qui, au matin de Pâques, par la puissance créatrice de l'Esprit Saint, a transfiguré Jésus. C'est ce même

Esprit Saint, énergie spirituelle, créatrice, de l'amour divin, qui transfigurera aussi notre corps mortel en « corps spirituel ». Pour parler de cette « transformation spirituelle », saint Paul utilise, plusieurs fois dans ses écrits, le même mot grec que celui des évangiles pour exprimer la transfiguration : « métamorphose » :

« Pour nous, notre cité se trouve dans les cieux d'où nous attendons ardemment comme sauveur, le Seigneur Jésus Christ qui transfigurera (métamorphosera) notre corps de misère pour le rendre semblable à son corps de gloire, avec la force qui le rend capable de se soumettre toutes choses » (Ph.3, 21) ou encore : « Et nous qui reflétons tous la gloire du Seigneur, nous sommes progressivement transfigurés (métamorphosés) en son image, avec une gloire de plus en plus grande, par l'action du Seigneur qui est Esprit. » (2 Co 3,18)

Le Christ s'incarne donc pour restaurer l'homme dans sa vocation première et le rétablir dans la communion avec Dieu. *« Puisse le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de la gloire, illuminer les yeux de votre cœur pour vous faire voir quelle espérance vous ouvre son appel, quels trésors de gloire renferme son héritage parmi les saints. » (Ep 1, 18)*

Sur la montagne, Jésus transfiguré, n'est pas devenu un pur esprit, une "âme" isolée de son corps. Son visage et ses vêtements resplendissants de la lumière divine signifient que cette transfiguration concerne tout l'homme, corps et âme. Il s'agit bien d'une véritable transformation de toute la personne du Christ, y compris son corps et donc de la matière. Les récits évangéliques des « manifestations » de Jésus ressuscité après Pâques attestent aussi que le Christ ressuscité n'est pas simplement une « âme », mais que c'est bien toute son humanité qui a été transformée. Il a conservé une dimension corporelle,

même si les modalités de ce « corps spirituel » ou « corps de gloire », pour reprendre les expressions de saint Paul, nous échappent. Dans la tradition de nos frères orthodoxes, les icônes du Christ, de Marie et des saints ne représentent pas des « âmes » mais bien des *corps lumineux, transfigurés*, intériorisés par l'énergie créatrice de l'Esprit. Comme le proclame la préface latine de la messe des défunts : « *la vie n'est pas détruite, elle est transformée* ».

Rappelons que si le Crucifix de Saint-Damien porte les stigmates de sa mort violente, il est bien un vivant, glorieux. La prière que François, répétera, des jours et des nuits, devant cette « icône » de l'Homme crucifié et transfiguré, est significative de son regard de foi qui ne sépare jamais le parcours terrestre de Jésus et sa transfiguration dans la gloire de Dieu :

« Très-Haut et glorieux, illumine les ténèbres de mon cœur. Donne-moi une foi droite, une espérance solide et une charité parfaite.

Fais-moi pressentir et connaître ta sainte et véritable volonté, pour que je puisse l'accomplir. »

Cet homme crucifié est aussi le « *Dieu Très-Haut et glorieux* ». François ne dissocie jamais la Croix et la gloire, la mort et la vie, l'homme-Jésus, hier crucifié, et le Christ vivant, aujourd'hui transfiguré.

La transfiguration éclaire d'un jour nouveau l'itinéraire de tout homme

Par Jésus, un *homme* est enfin « *assis à la droite de Dieu* ». Désormais, au sein même de la lumineuse vie trinitaire, grâce à l'humanité transfigurée de Jésus, « *Premier-né d'entre les morts* », Dieu ne peut plus oublier l'homme ! Désormais l'aspiration fondamentale de tout être humain d'échapper au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

écrits.

Un jour de Pâques, à l'ermitage de Greccio, en souvenir du Christ apparu sous les traits d'un voyageur aux disciples d'Emmaüs, il demanda l'aumône à ses frères. Et il leur expliqua « *qu'ils étaient les vrais Hébreux traversant le désert de ce monde comme des pèlerins et des étrangers et qu'ils devaient, avec une âme de pauvre, célébrer la Pâque du Seigneur, c'est-à-dire le passage de ce monde à celui du Père* » (L.M. 7, 9). Il affectionne des expressions comme "*amertume*" et "*douceur*" ! Probablement à cause de sa vision pascale de la vie chrétienne où tout disciple du Christ doit passer par les herbes amères de l'Exode pour accéder à la douceur des biens du Royaume de Jésus.

La vie chrétienne est une désinstallation permanente, une sortie de soi, un exode vers la « maison du Père ». La Pâque éclaire la pauvreté volontaire et l'itinérance franciscaine. François ne peut séparer pauvreté, espérance, liberté et itinéraire pascal. Dans sa *Règle* il écrit : « *Les frères ne doivent rien posséder : ni maison ni terrain ni quoi que ce soit. Comme des pèlerins et des étrangers en ce monde, servant le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité, car le Seigneur, pour nous, s'est fait pauvre en ce monde.* » (2 Rg.6)

Il est évident que cette vocation prophétique ne peut être vécue par tous. Elle n'en demeure pas moins une invitation pour tous à la liberté intérieure. Dieu voit grand et loin pour l'homme qui reste un nomade qui, de campement en campement, marche vers la « Terre des vivants ». François disait à ses compagnons à propos de leur habitat et de leur mobilier : « *Toutes choses devraient exprimer et chanter notre condition de pèlerins et d'exilés* » (2 C.59-60). C'est qu'il voulait donner à ses fils pour idéal *le code du pèlerin* : habiter chez autrui, avoir la nostalgie

de la Patrie que l'on rejoint et rayonner la paix en chemin. Sa manière même de s'habiller est un signe : « Son habit pauvre disait éloquemment qu'il avait accumulé ses richesses ailleurs que sur la terre. Voilà pourquoi il était joyeux, voilà pourquoi il avait l'âme en paix, voilà pourquoi il marchait vers Dieu si allègrement, tout heureux d'avoir échangé à cent pour un des trésors destinés à périr. » (2 C.55)

Toute communauté chrétienne, bien que solidaire des hommes, doit garder cette disponibilité intérieure du *pèlerin* ouvert à l'avenir de Dieu. L'Église n'existe pas pour elle-même. Elle est un *chemin*, un *sacrement* qui oriente l'humanité vers les promesses de Dieu qui ont creusé au cœur de l'humain un appel infini.

A la suite du Christ qui marche devant nous

Pour François, ce pèlerin de l'absolu poussé par l'Esprit, la vie n'est qu'un itinéraire dynamique derrière celui qui *marche devant nous*. Il n'imité pas, il *suit* le Christ, (le verbe *suivre* revient dix-huit fois dans ses écrits). Jésus n'est pas seulement parole et vie du Père, il est aussi *chemin* vers le Père. « *On ne va au Père que par moi !* » (cf. Adm.1, 1-3). François ouvre sa Première Règle par ces simples mots : « *La règle de vie des frères est la suivante : vivre dans l'obéissance, dans la chasteté et sans aucun bien qui leur appartienne ; et suivre la doctrine et les traces de notre Seigneur Jésus-Christ.* » (1 Reg.1, 1)

Avec l'Esprit du Seigneur, suivre les traces du Christ pour accéder à la gloire du Père. Voilà toute la spiritualité de François. Il ne limite jamais le chemin du Fils de l'homme à son seul parcours terrestre. Il englobe d'un seul regard de foi tout son itinéraire pascal qui s'achève dans la gloire. Témoin de la nouveauté du Royaume, François apparaît souvent selon ses

biographes comme « l'homme d'un autre monde », « l'homme du siècle à venir ». La gloire de son Seigneur est son horizon. Il ne fuit pas la terre, il chante sa nouvelle orientation et son achèvement. Il a conscience d'être lui-même une créature inachevée qui marche vers sa plénitude. Son *Cantique des créatures* est le chant de l'espérance pascale.

François, *homme de la Pâque*, voulut faire de toute sa vie, de sa mission, une *célébration pascale*. Il fera même de sa mort une véritable liturgie. « *Sans peur il attendait son triomphe, il était là, couché sur la terre, dépouillé de sa tunique grossière, fixant des yeux le ciel, comme il aimait à le faire, et aspirant de tout son être à la gloire éternelle ; il tenait sa main sur la plaie du côté pour la soustraire aux regards. Il dit aux frères : – J'ai accompli ma tâche ; que le Christ vous apprenne à accomplir la vôtre. Ensuite il leva les mains vers le ciel et glorifia le Christ pour tant de joie : s'en aller vers lui entièrement libre, débarrassé de tout (...)*

Il fit appeler tous les frères alors présents, les exhorta de tout son cœur de père à aimer Dieu ; il ajouta quelques mots sur la patience et la pauvreté, leur recommandant le saint Évangile avant toute autre constitution (...) Il demanda du pain, il le bénit, le rompit et en donna un petit morceau à chacun ; puis il fit apporter l'évangélique et demanda lecture du passage de saint Jean, qui commence par cette phrase : *La veille de la Pâque, Jésus, sachant qu'était venue l'heure de quitter ce monde pour aller à son Père... Il commémorait ainsi la dernière Cène que le Seigneur avait célébrée avec ses disciples.* » (2 C.214-217)

François ne triche pas avec la réalité de la mort. Il veut en faire l'acte le plus important de son existence et non l'échec de la vie. Il célèbre cet instant, parce qu'il y voit justement le but de sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sont donc ceux qui peuvent l'accueillir et devenir enfants de Dieu. Mais, désormais, cette révélation se concentre surtout en celui qui va être désigné par son nom : Jésus-Christ (1,17).

Témoignage de Jean Baptiste, qui à travers l'homme Jésus, a reconnu sa préexistence divine

1,15 : « Jean (Baptiste) lui rend témoignage et proclame : « Voici celui dont j'ai dit : Lui qui vient derrière moi, il a pris place devant moi car avant moi il était. »

Ce verset 15, comme les versets 6-8, interrompt le mouvement du poème et serait donc également une addition postérieure qui viserait certains baptistes. Mais on peut aussi dire que Jean poursuit sa mission de témoin. Dans la première partie, il témoignait du Verbe-Lumière présent dans le monde ; ici il témoigne du Verbe incarné.

Oui, Celui qui s'est présenté dans la chair, qui est entré dans le temps de ce monde, est "au-dessus" de Jean Baptiste. La prééminence de Jésus se fonde sur sa préexistence. Jean Baptiste dira à propos de Jésus : « *C'est celui dont j'ai dit : 'Après moi vient un homme qui est au-dessus, parce qu'avant moi il était'* » (1, 30). Les verbes au présent : « rend témoignage », « proclame », montrent que son témoignage est désormais permanent, toujours actuel. Son témoignage transcende le temps.

La confession de foi de communauté chrétienne, qui a reconnu en Jésus la source de la vie en plénitude

1,16 : « Oui, tous nous avons eu part à plénitude, nous avons tous reçu grâce après grâce ».

Après le témoin Jean Baptiste, viennent témoigner encore les croyants, non pas seulement les premiers témoins de la vie de Jésus de Nazareth, mais la communauté des disciples qui se sont multipliés depuis : nous tous qui avons expérimenté que nous

avons tous part à la plénitude de grâce propre au Fils Unique.

De cette plénitude du Fils unique, nous avons reçu « grâce après grâce ». Jean souligne ainsi la continuité du Dessein de Dieu, de l'histoire du salut qui est une succession de grâces. Après la première grâce, qui fut celle de la venue universelle de la Parole dans la création, la seconde est le don plénier de la vérité en Jésus-Christ, la Parole incarnée. L'expression « grâce après grâce », peut aussi exprimer notre capacité sans cesse élargie d'accueillir le don de Dieu

Si la loi mosaïque était déjà un don du Verbe, Jésus est la source de la vérité plénière, la nouvelle Torah, le *chemin*

1,17 : « Après la Loi communiquée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ ».

La Vérité révélée par Jésus dépasse la Loi qui n'en est qu'une manifestation incomplète. Jésus révèle pleinement ce que le Dieu de l'Alliance avait voulu communiquer à Israël dès son élection. Le prologue n'oppose pas ici le Nouveau et l'Ancien Testament. Jésus ne contredit rien, il accomplit la loi mosaïque. Ce sera le thème central de la grande controverse entre juifs et judéo-chrétiens dans tout le quatrième Evangile.

Jésus Christ, Fils unique, est le seul à pouvoir dire qui est le Père

1,18 « Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, Dieu, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui a conduit à le connaître ».

L'homme est radicalement incapable de parvenir par lui-même à connaître Dieu. Selon la Bible, si « voir Dieu » est le vœu le plus profond du croyant, l'homme pécheur ne peut pas voir le Dieu Saint sans mourir : « *Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre* » (Ex 33,10). C'est Dieu qui

se « fait voir », prend l'initiative de se révéler lui-même, de faire « signe » à l'homme.

Pour conclure son Prologue, l'auteur remonte d'un coup dans l'intimité de Dieu. (cf. v.1). Seul, le Fils qui partage son intimité peut nous le révéler. Et ici encore, comme au v.14, le mot Dieu est remplacé par le mot Père. Car la grande nouveauté est justement que par Jésus, le Fils unique, Dieu se révèle comme un Père. Telle est la conclusion de cet hymne théologique.

Enfin Jean prend soin une fois encore, comme au v.1, de souligner que ce Fils unique est « *tourné vers le cœur du Père* », (le verbe au présent indique que c'est son être propre permanent) : « *Avant qu'Abraham fût, Je Suis* » (8, 58). Cette relation vivante qui unit le Fils et le Père est communion intime sans confusion. C'est pour cela que par toute sa vie, ses paroles et ses actes, Jésus manifeste la gloire du Père. Non seulement Jésus fait « voir » le Père, mais il l'annonce, le dévoile, littéralement « le raconte » puisqu'il est la Parole de Dieu. D'où l'emploi ici de ce verbe *exegesthai* qui signifie raconter Dieu, expliquer en détail, d'où vient notre mot *exégèse*). Jésus, seul témoin oculaire du Père, raconte ce qu'il a vu. Il est en quelque sorte « l'exégète de Dieu », l'unique interprète de Dieu. Dieu seul peut bien parler de Dieu.

Conclusion

Ce Prologue n'est pas une synthèse de l'Évangile. Il ne fait aucune allusion à la croix et à la résurrection. Il nous apprend que la gloire du Fils unique s'est manifestée. C'est un message de confiance avant de commencer l'itinéraire scandaleux du Fils de l'homme.

Dans ce Prologue, Jean a aussi voulu nous montrer l'attitude des hommes face au don de Dieu : l'accueil ou le refus. Refuser

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il associe donc Marie à la pauvreté et à la mission itinérante de son Fils. Elle sera toujours pour lui la mère pauvre du Christ pauvre. La « Pauvre Dame » épouse la destinée de son Fils. Elle partage son abaissement comme elle partagera sa gloire. « *Lui qui était riche plus que tout, il a voulu, avec la bienheureuse Vierge Marie, choisir la pauvreté* » (2Lfid 5). C'est le même regard chez Claire qui associe souvent la pauvreté de Marie à celle de son Fils et y trouve le modèle des « Pauvres Dames » qu'elle et ses sœurs ont choisi d'être. Elle a bien soin d'insérer dans sa Règle une des dernières volontés de François disant :

« Moi, le petit frère François, je veux suivre la vie et la pauvreté de notre très haut Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, et jusqu'à la mort je veux persévérer dans cette voie. Je vous prie, vous, mes Dames, et je vous conseille de vivre toujours dans cette très sainte vie et pauvreté. Gardez-vous bien de vous en éloigner jamais en aucune manière ; n'acceptez sur ce point ni doctrine ni conseil de personne. » (Reg Cl.6, 3)

De nombreux récits biographiques illustrent la forme particulière de sa piété mariale. François est convaincu que Marie attache plus de prix à la pauvreté évangélique de son Fils qu'à toute autre marque de vénération. En dépit de sa ferveur pour la Vierge, il n'en fera jamais une déesse païenne couverte d'or ou de bijoux. Au frère responsable de la communauté de Sainte-Marie de la Portioncule qui lui demanda, un jour, de garder une partie des biens des novices afin de pourvoir à l'accueil des nombreux frères de passage, François répondit :

« Si tu ne peux autrement subvenir aux besoins des frères, dépouille donc plutôt l'autel de la Vierge et supprimes-en les garnitures. Crois-moi : elle sera bien plus contente de voir l'Évangile de son Fils observé et son autel dépouillé que son autel orné et son Fils méprisé. Le Seigneur enverra bien

quelqu'un pour rendre à sa mère ce que celle-ci nous aura prêté. » (2 C. 67)

Dans la contemplation du dépouillement et de la simplicité de la vie du Christ Jésus et de sa mère, François enracine sa vie apostolique et Claire sa vie monastique. Etre pauvre de tout et riche de Dieu ! Voilà leur joie ! On peut donc dire sans exagération que la pauvreté du Christ et de sa mère occupe une grande place dans la contemplation franciscaine. Elle bouleverse et fascine le pauvre d'Assise.

Un de ses biographes raconte que « *François célébrait Noël avec une joie ineffable, disant que c'était la fête des fêtes, car en ce jour Dieu s'était fait petit enfant et avait sucé le lait comme tous les enfants des hommes [...] Il désirait que les pauvres et les mendiants soient régalez ce jour-là par les riches, et que les bœufs et les ânes reçoivent une ration supplémentaire d'avoine et de foin. Il ne pouvait réprimer ses larmes à la pensée de la misère dont souffrit en ce jour la Vierge pauvre. Au cours d'un repas, un frère avait évoqué le dénuement de la bienheureuse Vierge et de son Fils ; il se leva aussitôt, presque en sanglotant, et il s'assit par terre pour manger le reste de son pain. La pauvreté, à ses yeux, était une vertu royale puisqu'elle avait brillé d'un tel éclat chez un roi et chez une reine » (2 C 200 ; cf. L.M. 7,9).*

Sa prédilection pour les pauvres s'enracine dans la même contemplation : « *Quand tu vois un pauvre, disait-il, c'est l'image du Seigneur et de sa pauvre mère que tu as sous les yeux. Et chez les malades, contemple aussi toutes les misères dont il s'est voulu charger pour nous. » (2 C. 85)*

Enfin, Claire n'oublie pas que François, avant de mourir, leur écrivit, à elle et à ses sœurs, un dernier message qu'il commença en ces termes : « *Puisque, par inspiration de Dieu, vous avez*

voulu devenir filles et servantes du très haut et souverain roi, le Père des cieux, et puisque vous vous êtes données comme épouses à l'Esprit Saint en adoptant une vie conforme à la perfection du saint Évangile... ». Filles et servantes du Père, épouses du Saint-Esprit, ce sont, nous l'avons vu, les titres que François donnait à la Vierge Marie dans sa prière quotidienne. On ne saurait mieux exprimer la similitude entre la vie de Marie et celle de Claire et de ses sœurs.

Pour ces deux mystiques, la piété mariale n'a donc rien d'une petite dévotion supplémentaire, mais elle est vitalement intégrée à leur contemplation du mystère du salut, à leur vie chrétienne et à leur mission. Oui, Marie a bien sa place dans la spiritualité franciscaine puisque, « *plaçant en elle, après le Christ, sa confiance, François la choisit comme patronne pour lui et pour les siens* » (L.M. 9, 3). Aussi les fêtes mariales sont-elles particulièrement honorées chez ses frères et sœurs. D'ailleurs, connaissant l'austérité de Claire, François ira jusqu'à lui demander de ne pas jeûner les jours de fête de sainte Marie (A 3,33-36).

On comprend que dans la grande famille franciscaine, théologiens, musiciens et poètes mettent leurs talents au service de la mère du Christ. Saint Bonaventure et Duns Scot, quatre siècles avant sa proclamation officielle par l'Église, défendront, les premiers, *l'Immaculée Conception*. Saint Bernardin, saint Laurent de Brindes et saint Léonard de Port-Maurice seront des prédicateurs convaincus de la fécondité mariale. Le frère Jacopone de Todi écrira le *Stabat Mater*. Les frères introduiront et populariseront la fête de la Visitation, l'Angélus et feront ajouter à la salutation angélique : « *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort !* ». Ils firent ainsi de Marie cette maternelle compagne de notre route sur les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui remplit l'univers, le peuple de Dieu s'efforce de discerner dans les événements, les exigences et les requêtes de notre temps, auxquels il participe avec les autres hommes, quels sont les signes véritables de la présence ou du dessein de Dieu. La foi, en effet, éclaire toutes choses d'une lumière nouvelle et nous fait connaître la volonté divine sur la vocation intégrale de l'homme, orientant ainsi son esprit vers des solutions pleinement humaines. » (Gaudium et Spes n°11)

Il n'est certes pas facile d'aider chaque groupe humain, chaque génération, chaque culture à sortir de ses impasses, à dépasser ses étroitures pour regarder plus loin. Cela est même impossible si nous ne sommes pas pétris de la Bonne Nouvelle du Christ et habités par l'Esprit. Nous pouvons pourtant aborder le monde du 21^e siècle sans complexe, conscients que nous avons quelque chose de vital à lui apporter et que nous avons beaucoup à recevoir de lui. L'espérance ne dispense pas, bien au contraire, de faire fonctionner notre intelligence. Les bonnes intentions ne suffisent pas. Pour ne pas être les otages inconscients ou les complices de nos sociétés parfois égoïstes, nous devons faire l'effort d'analyser ensemble leur fonctionnement pour y déceler les mécanismes de l'injustice, les « structures de péché », pour y dénoncer les dérives des systèmes sociopolitiques.

Une communauté qui n'invente plus de nouvelles manières de témoigner de Jésus-Christ se sclérose très vite et risque de dépenser beaucoup d'énergie pour maintenir des structures qui ne correspondent plus aux besoins nouveaux des hommes qui nous entourent. Le grain doit être jeté en pleine terre, sinon il risque de pourrir en sac. Aujourd'hui, je rencontre souvent des hommes et des femmes de bonne volonté, en quête de valeurs humaines et spirituelles, et qui se posent la question : « Le

christianisme est-il vraiment une Bonne Nouvelle pour l'homme du 21^e siècle, ou faut-il trouver autre chose ? » Bien des chrétiens ont compris que leur vie est la seule réponse crédible à cette question. Loin de se réfugier dans une tour d'ivoire, ils essaient, sans tapage ni publicité, d'actualiser cet amour libérateur du Christ, dans ces multiples « lieux d'incarnation » que sont la famille, le quartier, le village, la ville, le travail, les engagements syndicaux, sociaux ou politiques.

Le Christ lui-même nous dit que le seul critère sur lequel nous serons jugés est celui de la qualité de nos relations fraternelles : « *J'étais nu, malade, prisonnier... et tu m'as visité !* » (Mt 25). À notre mort, le Christ Seigneur ne nous posera probablement qu'une seule question : « Qu'as-tu fait de ma tendresse ? Qu'as-tu fait de cette étincelle d'amour, de moi-même, que je t'avais confiée pour semer et créer la vie ? » Dans une Eglise tout entière prophétique, missionnaire, qui encourage, stimule plus qu'elle ne condamne, nous sommes invités à être ces témoins de l'espérance chrétienne qui se demandent sans cesse, aiguillonnés par l'Esprit : Où la vie est-elle piétinée ? Où l'espérance est-elle menacée ? Où l'amour est-il méconnu ? Où l'homme est-il méprisé ? À quelles solidarités nouvelles et à quelles ruptures nouvelles le Christ m'invite-t-il aujourd'hui ? L'amour du Christ nous presse. Nous sommes les intendants de la tendresse libératrice de Dieu.

Tout en restant lucides sur les misères de l'homme, nous ne désespérons jamais totalement de lui parce que nous croyons qu'il est plus grand que le mal qui le défigure, parce que nous croyons qu'il est habité par Quelqu'un qui ne désespère jamais de lui.

Comment a-t-on pu reprocher à la spiritualité chrétienne d'être « désincarnée » ? En effet, sans ce réalisme de l'Incarnation, il

n'y a plus de christianisme. Notre foi, notre spiritualité, notre vie quotidienne, notre prière, notre vie intérieure et ecclésiale doivent être sans cesse éclairées par ce mystère de l'Incarnation. L'Église a besoin de chacun de nous, car elle n'existe, dans la logique de l'Incarnation, qu'en donnant un visage à l'Amour sauveur.

« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur. Leur communauté, en effet, s'édifie avec des hommes, rassemblés dans le Christ, conduits par l'Esprit Saint dans leur marche vers le Royaume du Père, et porteurs d'un message de salut qu'il faut proposer à tous. La communauté des chrétiens se reconnaît réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire. »
(Gaudium et Spes n°1)

¹ La lettre encyclique "Redemptoris Missio" du pape Jean Paul II du 7 décembre 1990 fut donnée pour le 25^e anniversaire du Décret conciliaire "Ad Gentes".

TABLE DES MATIERES

- 1 – Le vertige de l'Incarnation
- 2 – Les premiers pas vers l'Incarnation du Verbe de Dieu
- 3 – Vrai Homme
- 4 – Vrai Dieu
- 5 – Saint François et la découverte d'un visage
- 6 – Jésus, vrai homme et vrai Dieu
- 7 – Incarnation et pauvreté
- 8 – L'Incarnation dans la tradition franciscaine
- 9 – L'Incarnation, l'Église et les sacrements
- 10 – La Pâque, sommet de l'Incarnation
- 11 – Et le Verbe s'est fait chair
- 12 – Marie et l'Incarnation
- 13 – L'Incarnation dans notre monde d'aujourd'hui